

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton de la 2^e semaine de Pâques
Mardi 21 avril 2020

**LE CONTE DU BON DIEU ET DE SAINT
PIERRE AUX CHAMPS**

2 EXTRAITS DE *DIEU PARLERA CE SOIR*

Le conte du Bon Dieu et de saint Pierre aux champs
(Henri Pourrat)¹

En ce temps-là, comme le bon Dieu et saint Pierre se promenaient, il se trouva que les souliers du bon Dieu le blessèrent. « Asseyez-vous là, dit saint Pierre, je vois dans les friches un vieux qui pâit ses moutons, je vais aller lui demander une poignée de laine. »

Saint Pierre se prend, joint ce paysan, dont le troupeau était bien de cent têtes, et, après quelques propos sur le temps, les récoltes, amène sa demande.

- Pardi oui ! J'irai gâter mes moutons pour vous ! S'il ne peut plus aller dans ses souliers, votre maître n'a qu'à aller pieds nus.

Un peu plus loin, saint Pierre avise une vieille qui gardait une demi-douzaine d'ouailles, assise derrière un buisson. Pour savoir sa bonne volonté, il y va, lui demande comme à l'homme riche si elle a du beau temps ; puis, enfin, lui présente sa requête. « Toute la toison de mes moutons, si vous voulez ! Je vous la donnerai bien, puisque c'est pour panser le pied d'un pauvre voyageur ! »

¹ Henri Pourrat, *Gaspard des Montagnes, II L'auberge de la Belle bergère ou quand Gaspar de guerre revint*, Septième veillée, Sixième pause.

Elle attrape le plus proche par la gigue, et, des ciseaux qui pendaient à son devantier, coupe autant de laine que saint Pierre en veut prendre.

Sur le chemin, le saint a demandé à son Maître quelle récompense il donnerait à cette vieille femme. Et le bon Dieu a répondu qu'il lui donnerait sept années de fièvre.

- A cette pauvre vieille si libérale ? Mais, Maître, à l'homme riche, qu'allez-vous lui donner, alors ?

- Je lui donnerai cent autres moutons, pour doubler son troupeau.

Saint Pierre roulait cela en lui-même.

- Pierre, dit le bon Dieu, tu ne comprends donc pas ? Cette femme est brave personne et toute bonne. Cependant elle a commis quelques fautes et les sept années de fièvre sont pour lui faire faire pénitence sur terre. Elle trouvera tout ensuite. Quant à l'homme riche, c'est un avaricieux qui met son plaisir à avoir un beau troupeau. Comme il n'est pourtant pas sans quelques petites bonnes œuvres, je vais le payer par cent autres moutons. Mais ce sera là toute sa récompense.

2 extraits de *Dieu parlera ce soir*²

- Papa, dis-je, comme nous quitions la grande allée de tilleuls pour tourner vers la route cimentée, papa, je voudrais te dire quelque chose. (...)

Je lui dis alors comment je jugeais mon stage à Sizaine, pourquoi j'y étais allé, ce que j'en avais espéré, ce que j'y avais fait et pourquoi j'en étais revenu malheureux, troublé, divisé contre moi-même, incapable de me ressaisir. (...)

- Alors, reprenais-je, tu comprends ça, toi ? je vais à eux. Je me donne à eux. Je sacrifie mes vacances, mon temps, mon plaisir,

² J.-M. de Buck, *Dieu parlera ce soir*,² Desclée de Brouwer, Paris : 6^{ème} partie, pp. 362-365, 26 avril, le soir ; et 8^{ème} partie, p. 526.

mes forces pour eux. Résultat : cette hostilité ! Que veulent-ils donc ?

Quittant le volant, sa main gantée me fit un signe :

- Tu exagères, mon petit Thierry. De l'hostilité ? Vraiment ?

- A peine, répondis-je. Pas d'hostilité proprement dite, peut-être, mais une sorte de malaise, de parti-pris, de non-accueil. Voilà, c'est exactement ça. Ils ne veulent pas que nous allions à eux, que nous nous donnions à eux. Le fossé est trop profond, trop large ; il n'y a pas d'accès.

- Mais si ! répondit-il.

- Lequel ?

- Mais, mon petit, l'accès que tu as cherché, que tu as trouvé.

Seulement...

Il laissa passer, un instant :

- Seulement, cette voie-là est très longue, très difficile, et, pour y persévérer, il faut avoir le cœur solide. Car c'est affaire de cœur. Et d'intelligence. Comme tu as de la chance, Thierry, d'avoir compris cela très jeune !

Il me regarda un bref instant et me sourit :

- Tu as le temps. Rien ne presse. Comptais-tu convertir la classe ouvrière à tes vues dès ton premier essai d'approche ? Oui ? Ah ! grand naïf !

Il disait cela en riant. Je ne l'avais jamais vu ainsi, épousant si bien mes difficultés, si décidé à les comprendre, à y remédier.

- J'y ai mis vingt ans, moi, ajouta-t-il, et j'en suis toujours au même point !

Ce fut à mon tour de l'écouter, d'essayer de comprendre.

- SAIS-TU, me confia-t-il, sais-tu, mon petit Thierry, CE QUI NOUS MANQUE LE PLUS ? Non ? Eh bien ! je vais te le dire : C'EST LE SENS DE LA GRATUITÉ ! (...)

Tu t'es sacrifié, dis-tu ; tu as offert tes vacances, ton temps, tes forces, tout. Mais il y a une chose à quoi tu as oublié de renoncer, Thierry, et c'est à une récompense. Entends-moi bien : tu n'as demandé ni or, ni argent, ni décoration, ni pension, ni avancement. Tu n'as demandé qu'une seule chose : qu'on reconnût ton

sacrifice, et c'est la seule chose qu'on ne t'a point donnée. Voilà pourquoi tu t'es mis à invectiver, le poing tendu et la bouche amère. Voilà aussi pourquoi tu as douté de toi-même. Si tu avais eu le sens de la gratuité, mon ami, penses-tu que tu fusses revenu de ton camp aussi perplexe et aussi endolori ?

Il ne m'avait jamais parlé sur ce ton. Au vrai, il ne m'avait même jamais parlé du tout, nos relations n'ayant été que disciplinaires. Je fus touché par ces confidences, par le ton sur lequel elles étaient faites :

- Alors, demandai-je, j'ai bien fait ?

- Evidemment ! répondit-il.

La réponse vint si rapide, si sûre d'elle-même que j'en fus tout ragaillardi.

- Et pour l'avenir ? demandai-je encore.

J'entendis sa voix, toujours nette et précise :

- POUR L'AVENIR, mon petit Thierry, RECOMMENCE, INLASSABLEMENT, MAIS NE DEMANDE PLUS RIEN EN ÉCHANGE.

*

* *

- Jacqueline, lui ai-je dit, sais-tu à quoi je pense ?

Sa présence me rappelait cette parole qu'elle avait prononcée au cours de cette année et à quoi je n'avais cessé de réfléchir.

- Non, répondit-elle. Comment veux-tu ?

- Tu te rappelles ? Tu m'as dit : « Toi, un beau soir, Dieu te parlera ».

- Oui, dit-elle, je me souviens.

La conversation entre nous était souvent sybilline, et je savais qu'elle me comprenait à demi-mot.

- Eh bien ! repris-je, JE CROIS À PRÉSENT QUE DIEU PARLE TOUT LE TEMPS.

Elle prit tout naturellement cette attitude grave, recueillie, que je lui avais si souvent vue lorsqu'elle jouait pour moi seul la *Pavane* ou *Gaspard de la Nuit*, et répondit sans me regarder :

- IL PARLE, OUI, MAIS IL FAUT SANS DOUTE BEAUCOUP DE CHOSES POUR QU'ON L'ENTENDE.